

(les films)

Planet Z

de Momoko Seto

Planet Z de Momoko Seto fait diablement penser à *Conflit*, le petit chef-d'œuvre de Garri Bardine réalisé en 1983. On avait remarqué le talent de la jeune réalisatrice japonaise installée en France depuis quelques années lors de son premier court métrage, *Paris Plage* (voir *Bref* n° 83), un road movie radieux illuminé par un arc-en-ciel d'humanité et de fraternité. Bulle de poésie brute, *Paris Plage* se situe sur terre. *Planet Z* nous emmène à des années-lumière. Loin ? Peut-être. Au bout de notre monde et de l'alphabet. Là où toute trace d'humanité a disparu. Où les mots n'existent plus.

Le premier plan du film s'ouvre sur l'image d'une planète qui évoque une orange. La terre bleue comme une orange du poème paraît ici terne, granuleuse, en état avancé de décomposition. Comme Bardine, Seto bricole. Les acteurs de son film sont tout droit issus du panier d'un marché : orange, brocolis, plante verte, choux-fleurs et étranges champignons parmi lesquels des shimeji dont la particularité est de pousser en colonie mais qui, au bout d'un certain temps, s'entre-dévorent.

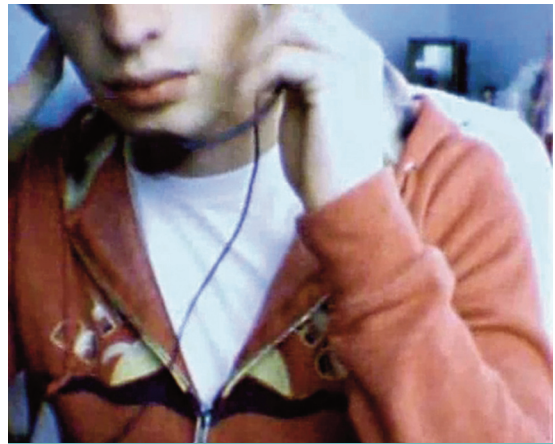
Sous un air de film expérimental, *Planet Z* raconte bien une histoire, celui d'un conflit magistral entre le végétal et les champignons. Film de guerre tourné avec des moyens hollywoodiens (150 000 euros), ce court métrage fascine tant sur le plan sonore que visuel. Depuis 1983 – date de la réalisation de *Conflit* tourné uniquement avec des allumettes –, les techniques ont considérablement évolué. La réalisatrice, formée au Fresnoy, les maîtrise à la perfection. À la partie sonore grinçante et horrifique répondent les décors d'un no man's land post-nucléaire. À la question de guerre sans merci des végétaux contre les champignons se substitue celle de la reproduction, de la contamination cellulaire et virale et de ses projections numériques et mentales. *Planet Z* n'est pas sans évoquer les thématiques abordées par *2001, l'odyssée de l'espace*, sauf qu'ici, plus de grand ordinateur ni de facteur humain (quoique). Tout cycle (naître, se reproduire, contaminer, s'autodétruire) contient en lui-même son acte de décès, sans faire de "tragédie" ni de beaux sentiments. Ce film dessine une allégorie désenchantée d'un monde malade où reproduction rime avec contamination.

Donald James



Planet Z, 2011, 35 mm, couleur, 9 mn 30.

Réalisation et scénario : Momoko Seto. Images : Boubkar Benzabat. Animation 2D : Julio Leon. Animation 3D : Paul Alexandre. Montage : Nicolas Sarkissian et Momoko Seto. Son : Quentin Degy et Yannick Delmaire. Musique : Yann Leguay. Production : Sacrebleu Productions.



Because We Are Visual

d'Olivia Rochette et Gerard-Jan Claes

Personne ne vous entend crier dans le cyberspace. La raison ? La plupart du temps, s'adressant à tous, les internautes ne s'adressent en fait à personne. C'est dans tous les cas ce qui frappe à la vision de *Because We Are Visual*, montage de vidéos publiées sur des "vlogs", ces journaux intimes vidéo en ligne. Les individus qui y prennent la parole, confiant leurs états d'âme seuls face à leur webcam, semblent en effet s'abîmer dans la contemplation de leur propre image et chercher à vérifier, dans une curieuse spéculation spéculaire, l'effectivité de leur existence (les tests vidéo de webcams qui ponctuent le film en sont d'ailleurs l'écho doucement ironique).

L'égotisme qu'on pourrait facilement mettre en avant, voire outrer, s'évanouit toutefois étonnamment dans l'alchimie délicate du film d'Olivia Rochette et Gerard-Jan Claes. Les cinéastes pourtant semblent n'effectuer qu'un simple collage, geste propre à une époque où la production des images n'étant plus l'apanage de quelques-uns se pose la question fondamentale de leur organisation. Mettre en relation les choses pour pouvoir les penser : c'est précisément ce dont était incapable Funes, l'hypermnésique dont Borges dresse le portrait dans *Fictions*. Doté d'une mémoire totale imprimant dans les moindres détails, tel un capteur photosensible, toute réalité rencontrée mais ne pouvant s'abstraire de ce "tas d'ordures" en expansion incessante pour l'organiser, on en a souvent fait une prémonition – le comble pour un mémorieux ! – de l'internet.

Et si elle s'appuie effectivement sur l'organisation des éléments disjointes du réel, le propre d'une œuvre est bien de dépasser leur simple juxtaposition pour y faire apparaître un sens qui leur faisait défaut initialement. Celui qui se fait jour dans *Because We Are Visual* pourrait bien être cette direction, cette adresse qui fait défaut aux images dont il se saisit. Les offrant au regard du spectateur, abolissant ainsi la réflexion du tain sur lequel venaient buter ces visages, on pourrait même avancer qu'il leur rend leur statut d'images si tant est qu'on prenne au sérieux l'aphorisme qui veut que pour faire une image, comme pour les enfants, il faut être deux.

Mettre en regard, orchestrer ces voix, leurs vibrations propres, jeter par-delà l'écran un pont et, tels ces trois skateurs entrelaçant les rubans invisibles de leur glisse nocturne, telle la danse étrange du nuage d'étourneaux au dernier plan, voir un commun – le "nous" du titre – apparaître.

Bartłomiej Woznica

Because We Are Visual, 2010, Betanum, couleur, 47 mn.

Réalisation, image et montage : Olivia Rochette et Gerard-Jan Claes. Son : Olivia Rochette, Gerard-Jan Claes et Michel Schöpping. Musique : Mount Kimbie, Billy Bultheel et Ethan Rose.